service en les éclairant sur un point fort obscur de leurs relations avec nous.

En général, les femmes sont fort portées à s'exagérer leur propre finesse et l'excès de leur adresse invincible. Deux choses les maintiennent misérablement dans cette pensée. La première est que la femme, attaquée presque toujours par un homme amoureux, avant d'être amoureuse elle-même, a sur lui tout l'avantage du sang-froid. La seconde consiste dans les plaintes qu'elles entendent les hommes bourdonner à leurs oreilles sur cette finesse prétendue. Cette adresse, les imbéciles y croient, les gens d'esprit la font croire; les premiers, parce que l'amour-propre se plaît toujours à s'exagérer la force de ce qui nous a vaincus; les seconds, parce qu'on ne saurait donner trop de confiance et de présomption à l'ennemi qu'on veut vaincre. Mais voici ce qui surtout donne et doit donner aux femmes en même temps une idée hyperbolique de la finesse de leur sexe et de la stupide crédulité du nôtre. Les femmes s'imaginent que nous avons dans le cœur ou dans la tête, ou n'importe où, un type auquel il faut absolument ressembler pour être belles à nos yeux. Et il n'est sorte de déguisement, de mensonge, qu'elles n'emploient pour arriver à cette ressemblance. Les hommes, du reste, font de leur côté absolument la même chose. On se revêt, pour le combat de l'amour, chacun d'un personnage de son invention comme d'une cuirasse. Souvent on arrive à se déplaire de part et d'autre sous ces traits d'emprunt qu'on a pris pour plaire davantage, tandis qu'on se serait charmé réciproquement avec sa figure naturelle. Si une femme s'aperçoit du mensonge de l'homme qui lui fait la cour, si un mouvement maladroit lui fait voir les cordons du masque, elle annonce triomphalement sa découverte et l'homme est perdu. On comprend ici qu'elle retire de son adresse et de sa perspicacité un légitime orgueil. Mais ce qui doit surtout s'accroître, c'est quand elle voit que l'homme ne paraît en rien s'apercevoir de ses déguisements à elle qui a si bien vu les siens. Et ici son orgueil est moins légitime. Si une femme, en effet, voit qu'elle s'est trompée et qu'on l'a trompée; que ce qu'elle se sentait disposée à aimer n'est qu'une fantasmagorie, une apparence, elle n'a plus rien à faire de l'homme sur lequel elle s'est trompée et qui n'est pas ce qu'elle l'avait cru être, parce que la femme aime ou n'aime pas, sans rien d'intermédiaire à quoi elle puisse se prendre. L'homme, au contraire, séduit de loin par une apparence de femme *selon son cœur*, s'approche de cette réalisation de ses rêves. De près, ce n'est plus cela; il s'est trompé ou on l'a trompé. Il ne fait pas alors comme la femme; il ne jette pas les hauts cris et il ne brise pas tout. Si la femme n'a pas à lui donner ce qu'il avait cru pouvoir en attendre, il lui demandera quelque autre chose; si elle n'a pas ce quelque autre chose, il descendra un peu plus bas encore. Il y a, pour un homme, mille degrés entre adorer une femme et la désirer; et toute femme qui a attiré l'attention est tout au moins désirée. D'ailleurs, il y a pour l'homme, dans la possession, une victoire, et conséquemment une vengeance; il n'a donc aucune raison d'abandonner la partie par mauvaise humeur d'avoir été trompé. Pour la femme, au contraire, il y a une défaite.

Mais, comme les gens qui se voient devinés se fâchent beaucoup plus que les gens qui devinent, l'homme qui a deviné la femme se garde bien de le lui laisser apercevoir. Quel que soit celui de ces mille degrés dont nous parlons auquel il croie devoir tendre, fût-ce le dernier, il gardera pour y arriver toutes les apparences et toute la phraséologie de l'adoration. La femme alors s'encourage par l'apparente crédulité de son adversaire, et elle fait suivre chaque mensonge qui réussit d'un mensonge plus fort et plus audacieux qui réussit également; et cependant elle tombe dans une grande admiration d'elle-même, et dans un grand mépris pour notre sexe. Voilà ce que j'avais à dire sur ce sujet. Et je m'en rapporte pour ma récompense à la générosité des personnes.

LII.

Tony avait emporté pour une semaine le souvenir de ses baisers sur les épaules et sur le pied de Clotilde et l'appréhension du retour d'Arthur de Sommery. Il y a des gens qui n'imaginent rien de mieux contre l'amour que la retraite et la solitude. Autant enfermer un homme avec un tigre furieux que de le livrer ainsi seul à un amour non assouvi. Tout, dans cette situation, devient amour, jalousie et haine. Ce que l'on mange ne devient plus du chyle, mais de la jalousie, de la haine et de l'amour. — Et aussi l'air que l'on respire. Tony Vatinel n'aimait plus ni le soleil, ni les arbres, ni les prairies, ni l'aspect de la mer. Il n'avait plus d'extatiques admirations en face d'un beau coucher de soleil. Le chant des oiseaux, les majestueuses harmonies du vent ne lui causaient aucune impression; les parfums des prairies après l'orage, celui des bois de chênes étaient éteints. Tous ses sens étaient émoussés, endormis; ses yeux ne pouvaient plus voir que Clotilde; — ses oreilles n'entendaient que la voix de Clotilde; — il n'y avait plus pour lui d'autre saveur, d'autres parfums que ses baisers sur le cou de Clotilde et le parfum de sa peau.

LIII.

Le samedi suivant, Tony trouva Clotilde vêtue plus légèrement que de coutume. — La chaleur avait été excessive tout le jour. — Elle n'avait plus qu'une petite jupe de soie blanche et un petit châle pareil sur les épaules. Tony, à genoux devant elle, la regardait et s'enivrait de ses regards. Bientôt, saisissant ses genoux dans ses mains jointes par-dessous, il les couvrit de baisers, et il sentit que cette petite jupe était presque le seul vêtement de Clotilde, et que les baisers étaient bien plus près d'elle que d'ordinaire. Les genoux de Clotilde frémissaient sous ces baisers qu'ils recevaient presque sans intermédiaire, — et semblaient les rendre.

— O Marie! lui disait-il, que tu es heureuse d'avoir tant de bonheur à donner!

Et quelques instants après, par une contradiction qui ne vous étonne pas, je l'espère, — ô ma belle lectrice, il se roulait par terre, en pleurant et en disant : — Marie, Marie, aie pitié de moi, Marie! aie pitié de moi!

— Tony, répondait Clotilde, qu'avez-vous à me demander, et avez-vous oublié votre serment et le mien?

Et Vatinel, — sans l'entendre, répétait : — Marie, Marie, aie pitié de moi!

— Tony, répéta à son tour Clotilde, avez-vous oublié votre serment, avez-vous oublié le mien?

— Eh! que me font les serments, s'écria Tony, que me font ma mort et la tienne? — Ai-je de la raison, ai-je de la mémoire, — quand tu es si belle, — quand je suis si amoureux? — Ah! alors, ne me laisse pas te donner de si enivrantes caresses, ne me laisse pas être si près de toi. Tu me brûles, — ton haleine me dévore. Repousse-moi, chasse-moi. Je maudis le serment que tu m'as fait faire. — Je te maudis de l'avoir exigé, je ne veux pas le tenir, je ne le tiendrai pas, — ou renvoie-moi! Tiens, — toi, tu ne sens rien, tu ne sais pas ce que c'est que ces baisers que je donne sur tes genoux.

Et il recommençait à embrasser les genoux de Clotilde.

— Tu ne sais pas ce que c'est, Marie, que ces baisers-là! — Vous avez raison, Vatinel, dit Clotilde, je ne dois plus permettre de semblables caresses, puisqu'elles ont pour résultat de vous empêcher de m'aimer, — de me faire maudire par vous, de me demander ce que vous n'aurez jamais de moi, et ce qui, si j'avais jamais la faiblesse de vous l'accorder, serait, vous le savez, l'arrêt irrévocable de ma mort. — Vous avez raison, nous sommes fous. — Il faut vous en aller.

Et elle le repoussa.

— Il faut ne plus nous revoir, il faut nous dire adieu à jamais!

— Ah! Marie, dit-il, ne m'écoutez pas, je suis fou, ne me rejetez pas du ciel où je suis près de vous. — Insensé que je suis, — de demander quelque chose! — N'ai-je pas plus de bonheur mille fois que Dieu n'a permis à l'homme d'en avoir? Le premier jour où j'ai baisé votre front, — n'avais-je pas ressenti de plus célestes félicités, de plus pures délices qu'aucune femme n'en a jamais données à son amant? Pardonnez-moi, — ne m'écoutez pas, laissez-moi près de vous. — N'écoutez pas mes plaintes insensées. Passer ma vie à tenir dans mes mains votre petit pied, et le baiser; — passer ma vie à vous voir, à tremper mes mains dans les ondes de vos cheveux; — ce serait trop de bonheur; je ne pourrais peut-être pas le supporter.

Et Tony s'était relevé, il s'était assis à côté de Clotilde, sur un divan, et il prenait des poignées de ses beaux cheveux, échappés au peigne, et il baisait ces cheveux, il les mordait avec frénésie. Le petit châle de soie tomba, et les lèvres de Tony descendirent sur les épaules et sur la gorge de sa belle maîtresse.

Puis il resta longtemps la tête sur l'épaule de Clotilde, semblable à un homme ivre qui finit par perdre connaissance.

LIV.

Le samedi suivant, Tony Vatinel trouva Clotilde sans lumière. — On a remarqué, dit-elle, samedi dernier, que j'avais conservé de la lumière toute la nuit. J'ai prétexté une indisposition, mais la même remarque faite une seconde fois ne pourrait manquer d'éveiller des soupçons. Cette nuit-là, Clotilde réserva bien peu de chose à son mari, mais cependant elle lui réserva quelque chose.

— Insensée, dit Tony Vatinel, crois-tu donc t'être conservée à ton mari? Ce que tu appelles un crime était commis la première fois que mes lèvres ont baisé ton front. La première fois que ma peau a touché la tienne, tu étais adultère, adultère de cœur et de corps! Au premier frisson que mes baisers t'ont causé, n'étais-tu pas entièrement à moi? A quoi sert cette résistance que tu opposes à mes désirs? Que produit-elle? moins de bonheur sans plus de vertu, crime contre moi et contre lui. Marie, écoute-moi, tu n'auras pas de témoin de ce que tu appelles ta honte; sois à moi tout entière, et, en sortant de tes bras, j'irai me précipiter par-dessus la falaise. Marie, sois à moi, je donne ma vie pour quelques instants de ton amour; sois à moi, Marie, chère Marie, et ce serment-là, je le tiendrai!

Et Vatinel couvrit de baisers tout le corps de Clotilde; tout à coup il la saisit dans ses bras, et l'emporta vers le fond de la chambre. Marie poussa un cri.

— Tony, dit-elle, laissez-moi, ou je crie, j'appelle; je ne reculerai devant rien pour me débarrasser de vous; je ne vous aime plus, je vous hais, je ne veux plus vous voir; allez-vous-en!

Et, débarrassée des bras de Tony, elle était allée se rasseoir sur le divan, et, la tête dans les mains, elle resta immobile. Tony se rapprocha d'elle.

— Oh! pardonnez-moi, Marie, soyez bonne et miséricordieuse, ayez pitié d'un pauvre homme bien malheureux, bien amoureux!

Il lui prit la main, cette main était glacée.

— Marie, Marie, dit-il plein d'épouvante, Marie, parle-moi, réponds-moi, pourquoi tes mains sont-elles froides comme les mains d'une morte?

— Parce que je meurs de peur, dit Clotilde d'une voix étouffée, parce que je suis avec un homme que je hais et que je méprise; et que je suis presque à sa merci.

Allez-vous-en, allez-vous-en, dit-elle d'une voix nerveuse, allez-vous-en! ou je me jette par la fenêtre.

Tony Vatinel se mit à genoux, demanda pardon de mille manières, s'accusa de folie, de brutalité; et, en demandant pardon, il baisait ses mains, ses épaules, ses genoux, ses pieds; et il promettait de se contenter de ce qu'on lui donnait. Mais ces caresses, mêlées à ses paroles et à ses larmes, le remirent peu à peu de l'effroi que lui avaient causé la frayeur et les cris de Clotilde. Sa tête redevenue brûlante, ses baisers devinrent plus âcres et plus précipités; et sans s'en apercevoir, il se trouva en proie aux mêmes transports.

— Ah! dit Clotilde, je vous remercie, j'aurais été trop malheureuse, si vous ne m'aviez laissée avec mon amour et mon estime pour vous; car nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois. Arthur revient cette semaine.

— Arthur, s'écria Tony en se relevant et la poussant. Et ses dents claquèrent les unes contre les autres. — Arthur!

— Oui, dit Clotilde, Arthur revient cette semaine, et il me l'annonce dans une lettre que voici.

Elle tendit la lettre à Tony Vatinel, qui la repoussa avec colère, puis se ravisa, la prit et lut.

LV. — Arthur de Sommery à madame Clotilde de Sommery.

Ma chère Clotilde, cette semaine je serai auprès de toi. Ce sera avec un grand plaisir que je me trouverai dans *notre* chambre, et dans tes bras. Tout ce que j'ai vu de femmes n'a servi qu'à te rendre plus jolie à mon imagination, et j'ai amassé une foule de baisers que j'ai sur le cœur, et que je te porte. Attends-moi un des jours de cette semaine; arrange notre chambre toute blanche, je vais enfin reprendre ma place dans ce grand lit où tu dois être perdue. . . . . .

. . . . . .

LVI.

Tony Vatinel froissa la lettre et la jeta à terre.

— Vous le voyez, Tony, dit Clotilde, c'est aujourd'hui notre dernière entrevue. Il faut nous dire adieu.

Tony Vatinel était pâle et silencieux. Il prit la main de Clotilde; il voulut parler, mais il ne trouva pas de voix.

Il regarda cette chambre dont parlait Arthur de Sommery, et ce lit... Son œil était hagard et plein d'un feu sombre. Il revint à Clotilde et lui dit :

— Marie, il faut que je vous voie encore une fois.

— Mais, dit Clotilde, c'est impossible, mon mari pourrait arriver précisément cette nuit-là.

— Non, répondit Tony Vatinel, je ne partirai de Trouville qu'après que le dernier bateau et la dernière voiture seront arrivés.

Et il partit en courant, car une lueur blanche à l'horizon annonçait que le jour n'allait pas tarder à paraître.

LVII. — Robert Dimeux à Tony Vatinel.

Voici que j'arriverai dimanche, mon cher Tony, à notre château de Fousseron. J'espère que tu auras mis à profit l'absence d'Arthur de Sommery, et que tu es rentré dans les conditions de l'humanité et de la raison.

Peut-être vais-je te trouver au château de Fousseron regrettant tes chagrins et cet amour qui te dévorait le cœur, — et qu'un instant de possession aura fait évanouir. Car ce sont précisément les amoureux de ta trempe, — ces amoureux à passions surhumaines, — qui s'arrangent le moins de la fidélité. Tu as été fidèle à l'espoir d'une femme, — mais tu ne le seras pas à la femme elle-même. La possession t'aura montré sur quel pauvre canevas ton imagination avait fait de si riches broderies d'or et de soie.

Je suis à Paris depuis trois jours. — Il y a des gens qui me plaignent fort de passer une grande partie de l'année à la campagne, *en province*.

Nous l'avons souvent remarqué ensemble, il y a singulièrement peu de gens qui voient les choses comme elles sont, et qui, même en présence d'un spectacle, puissent empêcher leur mémoire de tromper leurs yeux par de menteuses hallucinations.

J'y ai surtout pensé ce printemps quand j'entendais appeler le mois de mai le *mois des roses*, quoique sous le ciel de presque toute la France il n'y ait pas de roses dans le mois de mai.

On en croit plus les poëtes que ses propres yeux, et les poëtes font les vers d'après les vers de poëtes plus anciens, leurs tableaux d'après les vieux tableaux, sans s'occuper de la nature. La poésie française est éclose dans la chaude Provence d'un germe apporté de la Grèce, où les lauriers-roses remplacent, sur les rives des fleuves, les saules bleuâtres de nos rivières.

Il y a des gens qui quittent leur famille, leur maison, leurs amis, leur chien et leur fauteuil accoutumé, pour aller voir la mer, font cent lieues dans une voiture infecte et écrivent à leurs amis : « Je vous écris des bords de l'Océan, *père des fleuves*. L'*Eurus* et le *Notus* bouleversent l'*empire de Neptune*; les vagues, *hautes comme des montagnes*, épouvantent les *nochers* et brisent les *carènes*.

Tout cela est écrit et imprimé dans leur bibliothèque, qu'ils ont laissée à Paris. Ils n'ont rien vu, ils ont eu tort de se déranger, ils auraient pu réciter cela chez eux tout aussi parfaitement.

Il est bien singulier qu'il soit plus facile d'apprendre les pensées des autres que de penser soi-même. Le plus grand nombre des hommes a dans la tête une sorte de casier étiqueté où il met pour les retrouver au besoin, des idées, des opinions et des définitions toutes faites. C'est à cela qu'on doit tous ces lieux communs sur la *province*, — sur la *centralisation* et sur la *décentralisation*. Il y a sur ces sujets un certain nombre d'idées saugrenues que l'on se transmet de générations en générations, sans que malheureusement il s'en perde une seule, sans qu'il se rencontre jamais un homme qui s'avise de vérifier le titre de cette vieille monnaie fruste et effacée.

Prononcez le mot *province* devant dix personnes différentes, séparément. Chacune usera du même procédé.

Elle ouvrira dans sa tête le carton étiqueté *Province*, — et elle en tirera :

Province, — pays barbare!

Il n'y a que Paris.

Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province.

Un provincial!

Une provinciale!!!

Huit, sur ces dix personnes, n'ont jamais commis de plus lointaine pérégrination qu'une promenade aux Tuileries ou au Luxembourg. Les autres sont allées regarder et n'ont pas vu. Elles ne jugent pas avec leurs impressions : elles n'en ont aucune; d'après leurs idées : elles en ont moins encore. Elles ont simplement ouvert la case :

PROVINCE.

Elles en ont tiré tout ce qui s'y trouve; après quoi elles ont replié et renfermé soigneusement le tout pour s'en servir à la première occasion.

Cette proscription de la province est une sottise. Paris n'existe pas par lui-même. Paris n'est rien qu'un grand bazar, un immense caravansérail, où l'on vient, de tous les points, vendre et acheter, — où l'on vend, où l'on achète tout, même des choses qui ne devraient ni s'acheter ni se vendre.

Cette proscription de la province rappelle la bévue de ce magistrat sans-culotte qui, entendant dire que la France était menacée de perdre ses colonies, demanda :

— A quoi servaient les colonies?

— Mais, lui répondit-on, si on perdait les colonies, la France serait très-embarrassée pour avoir du sucre.

— Et que nous importe? s'écria-t-il. N'avons-nous pas les raffineries d'Orléans?

En effet, Paris consomme, mais Paris ne produit pas.

Paris est un gouffre où chaque jour entrent, pêle-mêle et entassés, par toutes ses issues, par toutes ses barrières, du lait, des bestiaux, des légumes et des poëtes.

Paris mange tout cela, et la province travaille sans cesse à produire des poëtes, des légumes, des bestiaux et du lait pour assouvir les voraces appétits du Gargantua affamé.

Car Paris ne produit pas plus de poëtes que d'autres choses. C'est à la province qu'appartiennent les horizons verts des hautes et silencieuses forêts où l'on marche sur la mousse parsemée de violettes, les prairies émaillées, les rivières bordées d'iris jaunes et de myosotis couleur du ciel. La province a de hautes montagnes sur le sommet desquelles l'homme, plus près du ciel, aspire à grands flots la poésie. La province a l'Océan avec ses magnifiques colères, son sable dont chaque grain est un petit rocher, et ses gigantesques hirondelles, ses mouettes grises et blanches qui jettent de sinistres éclats de rire en se jouant dans la tempête, et ces belles harmonies du vent qui brise les navires, déracine les maisons, tue les matelots, et n'arrive à Paris qu'avec la force nécessaire pour faire trembler aux Tuileries la dentelle des mantilles. La province a la Méditerranée, immense miroir dans lequel le ciel se regarde avec amour.

Les poëtes naissent en province et viennent mourir à Paris.

Il n'y a qu'une chose que l'on ne trouve guère à Paris : ce sont des Parisiens.

Je ne crois pas connaître un Parisien.

Je jette un regard autour de moi : mon domestique est Savoyard; ma cuisinière, Bretonne; mon cheval est normand (je te prie de croire que son père est pur sang).

Cherchons ailleurs, cherchons des Parisiens. Cherchons dans les poëtes.

M. Hugo est né en Franche-Comté.
M. Dumas, à Villers-Cotterets.
M. Mery, en Provence.
M. Janin, à Saint-Etienne.
M. de Balzac, en Touraine.
M. Jules Sandeau, en Touraine.
Madame Sand, en Touraine.
M. de Chateaubriand, en Bretagne.
M. de Lamartine, à Mâcon.
M. Casimir Delavigne, au Havre.
M. Frédéric Soulié, en Languedoc.
M. Eugène Sue, en Provence.
M. Théophile Gautier est à peu près Espagnol.
Et M. Gozlan est né en pleine mer.

J'arriverai donc dimanche à mon château de Fousseron, et n'arriverai pas incognito pour jouir de l'empressement de mes vassaux. Convoque mes musiciens; donne des ordres au gros merle noir, mon maître de chapelle; commande un beau ciel et une belle nuit bien étoilée. Ordonne aux arbres de se parer de leurs plus beaux panaches verts; que la prairie se couvre de sa parure de perles blanches; charge les giroflées de parfumer l'air.

Si tu pouvais me donner un beau clair de lune, tu me ferais plaisir.

Tâche d'avoir une certaine petite fauvette à tête noire; elle est très-coquette, très-demandée, très-courue; tu auras peut-être un peu de peine. En un mot, prépare-moi une réception digne de la magnificence du sire de Fousseron.

Adieu. ROBERT.

LVIII. — Impression que produisit sur Tony Vatinel la lettre de son ami Robert.

Tony Vatinel ouvrit la lettre de Robert, la parcourut négligemment et la jeta dans un coin sans en avoir compris un seul mot.

LIX.

J'avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur l'effet que produiront certains chapitres du présent livre. Beaucoup de femmes me reprocheront peut-être l'impudeur que j'ai eue de décrire des choses qu'elles montrent si librement quand elles sont habillées.

Elles auront raison, selon moi, en cela qu'il est plus agréable de voir ces choses que d'en entendre parler.

J'ai été entraîné par le récit; en retrancher les circonstances, c'eût été le rendre inintelligible. Et d'ailleurs les portraits que je trace ne sont que trop ressemblants. Clotilde n'est pas précisément taillée sur le patron des Célimènes de théâtre; mais elle n'en est pas moins vraie pour cela, et, je vous l'ai déjà dit autre part, ma belle lectrice, la nature ne m'a doué d'aucune imagination. Je n'ai jamais rien inventé, et je suis un peu gêné quand je n'ai que vu les choses que je raconte.

LX.

Quelle nuit!

Le soleil s'est couché dans des nuées noires et épaisses sur lesquelles il jetait à peine un reflet d'un violet sombre.

Quand le soleil a été couché, on a commencé à entendre des bruits de tonnerre lointains, puis de pâles éclairs ont sillonné les nuages.

Puis, sans qu'on sentît le vent sur la terre, au-dessous des nuages gris qui formaient un dôme de plomb, couraient, roulaient rapidement, légers comme de la fumée ou de l'écume, des nuages verdâtres qui de loin semblaient raser le sol, et de près ne paraissaient qu'à quelques toises des maisons.

Les feuilles des haies ont frissonné d'elles-mêmes. Aucun oiseau n'a osé élever la voix. Les grenouilles n'ont pas croassé dans les joncs de la Touque.

Il fait une chaleur accablante; — l'air est lourd et ne semble pas assez pur pour être respiré; — la poitrine haletante le renouvelle plus fréquemment.

Toutes les barques sont rentrées dans la Touque, et on les a amarrées avec plus de soin que de coutume.

Les goëlands eux-mêmes, qui ont coutume de se jouer dans la tempête en poussant des cris de joie, ont quitté la mer à tire-d'ailes et sont venus silencieusement se cacher dans les trous de la falaise.

Après de sourds roulements, on entend des claquements clairs et précipités, et l'éclair qui déchire le nuage montre, par la fente de la nuée, que, sous cette nuée grise qui nous écrase, le ciel n'est qu'une fournaise ardente, une plaine de feu et de lave. Dans les étables, les troupeaux se serrent les uns contre les autres.

La mer commence à faire entendre au loin ses mugissements; elle s'agite dans ses profondeurs sans qu'aucune émotion vienne rider sa surface; elle roule dans son sein des galets qui font un bruit de chaînes; — elle se gonfle et se balance; puis elle blanchit à l'horizon, et commence à courir sur la plage qu'elle semble devoir couvrir une demi-lieue par-dessus les maisons.

Le vent commence à se faire entendre, tantôt en sifflements aigus, — tantôt avec des voix graves et basses. Sur la terre, il enlève en tourbillonnant la poussière des champs; — il déracine des arbres; — il émiette dans l'air le chaume des maisons; — dans le cimetière, il renverse les croix et fait ployer les cyprès jusqu'à terre avec de funèbres gémissements.

Les lames qui arrivent de la pleine mer, arrêtées par les plages, s'élèvent et retombent avec un bruit immense et courent au loin dans la plaine.

Dans les moments où le ciel s'ouvre, une sinistre clarté montre pendant un instant la terre et la mer bouleversées. Le ciel se referme et on retombe dans une nuit profonde.

Quelle nuit!

Les sifflements du vent semblent par moments les gémissements de tous ceux que l'Océan a engloutis dans ses abîmes depuis le commencement des temps. Il semble qu'ils crient, qu'ils appellent et qu'ils demandent des prières.

LXI.

Pendant ce temps, Clotilde, seule dans sa chambre, pâle et agitée, écoutait le vent qui secouait ses fenêtres, comme quelqu'un qui eût voulu entrer. Elle avait fini par se coucher; mais elle ne pouvait dormir. Dans les grands coups de tonnerre qui se succédaient, elle cachait sa tête dans son lit en tenant sa couverture convulsivement serrée dans ses mains. Mais tout à coup elle entend un autre bruit se mêler à celui du vent, qui semble vouloir déraciner la maison. On a frappé doucement à sa porte, et une voix l'appelle tout bas; elle frémit, elle retient son haleine, mais son cœur bat si fort, qu'il l'empêche d'entendre.

On frappe encore et on appelle. Ah! on appelle Marie; c'est Tony Vatinel.

Clotilde se précipite en bas de son lit, et va ouvrir sa porte. C'est Tony Vatinel, c'est quelqu'un, elle n'aura plus peur.

Avant que Tony fût entré, elle s'était replongée dans son lit.

Un éclair remplit la chambre d'une lueur bleuâtre.

Elle voit Tony, pâle comme un mort, les yeux étincelants comme des charbons ardents et fixes d'une manière effrayante.

— Quelle imprudence, mon Tony, lui dit-elle, de venir par une pareille nuit! combien j'aurais souffert si je vous avais soupçonné en route par un temps si effrayant!

Tony ne répondit pas.

— Tony, continua-t-elle, je n'ai pas besoin que vous fassiez de semblables extravagances pour être persuadée de votre amour. Mais je ne me plains pas, puisque vous êtes là. J'avais bien peur. Je suis heureuse de vous voir, de vous avoir là, près de moi. Tout ce qui se passe d'horrible au dehors semble me rendre plus heureuse votre présence ici.

A ce moment, un violent coup de tonnerre se fit entendre. Par un mouvement involontaire, Clotilde saisit les mains de Vatinel, et les serra avec force. Tony, assis près du lit de Clotilde, pencha sa tête et la plaça sur l'oreiller à côté de la tête de Clotilde couchée sur le bras étendu de Vatinel.

Leurs bouches voisines se partageaient, pour respirer, le peu d'air qui les séparait, et s'envoyaient l'une à l'autre leur haleine qui les enivrait.

De douces pensées s'emparèrent alors du cœur de Clotilde. Elle aimait Tony Vatinel, et elle se l'avouait; elle l'aimait avec passion et elle sentait que l'amour est dans l'âme comme ces arbres à l'ombre desquels meurt toute végétation. Elle aimait Vatinel et non-seulement elle ne pouvait aimer que lui, mais il lui semblait qu'elle ne pourrait plus rien éprouver que pour lui, fût-ce même de la haine; le reste lui devenait tout à fait indifférent. Elle chercha dans son cœur sa haine si profonde pour Arthur de Sommery, son ardeur de vengeance si adroitement dissimulée, et elle trouva que les injures et les outrages d'Arthur de Sommery n'avaient plus sur elle aucune prise; qu'elle ne le haïssait plus que parce qu'il la séparait de l'homme qu'elle adorait.

Elle frémit alors des projets qu'elle avait si longtemps cachés et nourris dans son cœur, qu'elle avait conduits avec une si terrible habileté; elle frémit, non par crainte ni par pitié pour Arthur, mais parce qu'elle aimait Tony Vatinel, tel qu'il était, avec sa belle et naïve loyauté; parce qu'elle ne voulait pas que Tony Vatinel commît un crime.

Leurs deux bouches, toujours sur l'oreiller, s'étaient encore rapprochées.

— Marie, Marie, dit Vatinel, je t'aime, je t'adore! aujourd'hui, tu seras à moi.

Et appuyant ses lèvres sur les lèvres de Clotilde, et la serrant en même temps contre lui du bras qu'il avait porté sous le corps de la femme d'Arthur, il lui donna un baiser, et elle sentit qu'il aspirait tout son sang qui s'échappait de ses veines, toute son âme qui s'exhalait de sa poitrine.

— Tony, Tony, dit-elle, je vous en prie, laissez-moi; Tony, ayez pitié de moi!

Mais Vatinel n'écoutait plus que la frénésie de sa passion. La bouche de Clotilde qui se plaignait et qui demandait grâce ne pouvait s'empêcher de répondre par une douce pression aux baisers de Tony. Elle l'étreignait et le repoussait, elle le maudissait et rendait un baiser. — Laissez-moi, disait-elle, laissez-moi! Oh! Tony, je t'en prie, laisse-moi.

— Marie, dit-il, aujourd'hui tu seras à moi. Je ne peux plus vivre sans toi, tu ne sais pas ce que j'ai souffert, à quels horribles supplices l'amour m'a condamné. Marie, comme tu es belle!

Un coup de tonnerre se fit entendre si voisin que la maison en trembla sur sa base.

— Tenez, dit Clotilde, entendez-vous!

— Ah! reprit Vatinel, si la mort doit nous frapper, qu'elle nous frappe dans les bras l'un de l'autre, qu'elle nous frappe heureux! Moi, je veux bien mourir pour payer un instant de bonheur dans tes bras, je veux bien souffrir à jamais dans l'autre vie tous les supplices réservés aux damnés.

— Tony, disait Marie, Tony, je t'en prie, laisse-moi. . . . .

. . . . . .

Et Tony, si fort contre la douleur, ne sut pas résister à tant de félicité; il resta près de Clotilde, sans connaissance, sa tête pâle, renversée et baignée dans ses cheveux noirs épars sur l'oreiller. Clotilde, les yeux mouillés de larmes voluptueuses, eut peur et mit la main sur le cœur de Vatinel; elle le sentit battre, et baisa légèrement le beau front de son amant.

— Ah! oui, je l'aime, se disait-elle, et cet amour a purifié mon cœur. Je n'y sens plus de haine. Je n'ai plus qu'un désir, c'est d'aller au loin avec Tony Vatinel cacher un bonheur que nous avons acheté par tant de combats.

Le tonnerre continuait à gronder et des éclairs venaient de temps en temps éclairer la chambre.

Clotilde baisa encore le front de Vatinel.

— J'ai donc un amant! dit-elle.

Et son orgueil éleva un moment la voix dans son cœur contre Vatinel; mais elle ne tarda pas à ajouter : — O le plus beau, le plus noble des hommes, mon Tony! comme je suis aimée!

Tony Vatinel ouvrit les yeux. — Marie, dit-il, où es-tu? Viens dans mes bras, viens sur mon cœur, viens me dire que je ne me trompe pas, que tout ce qui s'est passé cette nuit n'est pas un rêve, un horrible, un charmant rêve.

— Ah! Vatinel, dit Clotilde, et moi qui avais juré...

— Vous n'avez pas trahi votre serment, répondit Tony Vatinel. Clotilde, votre mari est mort!

LXII.

— Mort! mort! s'écria Clotilde épouvantée. Mort! et comment est-il mort?

— Marie, dit Vatinel sans lui répondre, maintenant tu es à moi. Veux-tu renoncer à tout, à ta position, à ta fortune, à ta réputation? Veux-tu t'enfuir avec moi? Je n'ai à te donner pour tout cela que mon amour et ma vie.

— Mais répondez-moi donc! continua Clotilde. Est-ce donc vrai ce que vous dites, qu'Arthur est mort? Et comment cela se fait-il? On l'a donc tué? Mais qu'avez-vous donc à la main? Tony, qu'avez-vous, vous êtes blessé?

— Arthur est mort, reprit Tony Vatinel. Marie, veux-tu maintenant être à moi? veux-tu me donner ta vie, comme je t'ai depuis longtemps donné la mienne? Veux-tu...

— Mais c'est impossible, vous me trompez. Comment le savez-vous?

— Arthur est mort, répéta encore une fois Vatinel. Ordonne maintenant de notre sort à tous deux.

— Ma tête est perdue en ce moment, je ne comprends rien, je ne veux rien, je ne sais rien, répondit Clotilde, qui n'osait plus faire de nouvelles questions, et qui ne regardait Vatinel qu'avec effroi. Laissez-moi le temps de penser, de réfléchir, de savoir. Allez-vous-en, voici le jour. Au nom du ciel, allez-vous-en! je me meurs...

Vatinel regarda Clotilde d'un regard triste et solennel, et sortit sans parler.

La force abandonna alors Clotilde, que l'on trouva évanouie dans son lit.

Quand elle revint à elle, elle ne se rappelait rien, qu'une impression confuse de choses charmantes et terribles. Elle pensait avoir rêvé, tant elle trouvait d'incohérence dans les souvenirs qui se réveillaient un à un dans son esprit.

Au déjeuner on dit : — Arthur arrivera aujourd'hui ou demain. Quel bonheur qu'il n'ait pas été en route par cet affreux ouragan de cette nuit!

— Non, non, se disait Clotilde, — ce n'est pas vrai, — c'est l'orage qui m'a épouvantée. — Oh! cependant Tony, — ses caresses, — ses baisers, — sa voix... — Non, je me rappelle... il m'a bien dit... mais c'est impossible! il m'a trompée... Comment faire?... comment le voir?... — Je ne puis lui écrire de semblables choses... je ne pourrai supporter cette situation encore une journée sans devenir folle. — Comment se fait-il que cette vengeance que j'ai tant désirée, que j'ai tout fait pour amener, m'inspire tant d'effroi? — Quelle lâcheté y a-t-il dans mon cœur?

Et chaque fois que quelqu'un frappait à la porte, elle se sentait froid et pâle. Si on parlait un peu haut au dehors, elle s'attendait à entendre la terrible nouvelle. Il y avait dans la maison une gaieté qui lui faisait horriblement mal. Madame de Sommery donnait des ordres pour un approvisionnement extraordinaire.

— Il faut tuer des pigeons, disait-elle, Arthur les aime beaucoup.

Clotilde sentait que son profond abattement à elle contrastait avec le mouvement du reste de la maison. Une ou deux fois on remarqua tout haut qu'elle était triste.

Et elle frémit à l'idée qu'on se rappellerait cette tristesse, quand on saurait l'événement.

Elle parla de l'orage, — elle rappela l'état dans lequel il l'avait mise, et dans lequel on l'avait trouvée le matin.

Toute la journée se passa sans qu'on entendît parler de rien.

— Allons, dit-elle, Tony m'a trompée. Mais cette blessure, ce visage si pâle quand il est arrivé...

Et elle expliquait tout par l'orage, par un accident. Et d'ailleurs, ne l'avait-elle pas vu bien des fois aussi pâle et aussi agité, parce qu'elle avait dit un mot qui ne lui plaisait pas, ou qu'elle était un peu plus décolletée que de coutume!

On frappa précipitamment à la porte. Les idées de Clotilde avaient pris une telle direction, qu'elle s'attendait à voir entrer Arthur. C'était l'abbé Vorlèze qui demandait à parler à M. de Sommery, et l'emmena dans le jardin.

LXIII.

Comme je l'ai dit, depuis sa brouille avec M. de Sommery, l'abbé Vorlèze allait presque tous les soirs passer, à se promener au bord de la mer, le temps consacré avant la brouille à jouer aux échecs. Ce jour-là, l'abbé était allé voir les traces de l'ouragan de la nuit.

Le vent était tombé comme de lassitude, mais la mer avait reçu un si fort ébranlement jusque dans ses profondeurs, qu'elle se balançait encore tout entière. Des algues, des varechs et une foule d'herbes marines de toutes sortes avaient été jetés sur la plage à une distance où la mer n'arrive jamais, ce qui donnait la mesure de la fureur avec laquelle elle avait lancé ses lames sur la terre, comme pour l'engloutir.

Ce bouleversement était encore attesté par cela que, parmi ces herbes marines, il y en avait d'entièrement étrangères à la côte de Trouville, — qui avaient évidemment été arrachées fort loin, et emportées par la mer furieuse. Il y avait aussi des poissons morts et des pièces de bois.

Le soleil était pâle et comme malade; il se couchait dans un ciel calme et pur, qu'il sablait d'or.

La mer descendait, mais son reflux était presque insensible. On eût dit qu'elle était fatiguée. L'abbé Vorlèze regarda le soleil disparaître dans la mer, et resta assis sur une roche, où la nuit le surprit plongé dans ses méditations.

D'abord il avait remercié Dieu des bornes infranchissables qu'il a imposées à la mer; puis il avait songé combien, depuis qu'il était à Trouville, il avait assisté de fois à de semblables tempêtes; et combien de malheureux avaient été engloutis par l'océan.

— Mon Dieu, dit-il, ayez pitié d'eux! La mort du noyé est une mort terrible; ce n'est plus cette mort à laquelle on s'essaie toute la vie par le sommeil de chaque jour; ce n'est plus cette mort qui consiste à s'endormir une fois de plus sur l'oreiller où l'on s'endormait chaque soir depuis cinquante ans. C'est une mort mêlée de rage, de lutte, de désespoir, de blasphèmes. On n'est pas préparé par l'affaiblissement successif des organes; on n'arrive pas à n'être plus par des transitions imperceptibles. Ce n'est pas un dernier fil qui se brise, ce sont tous les liens qui se rompent à la fois. On meurt au milieu de la force, de la santé, on meurt tout vivant.

Et l'abbé Vorlèze pria pour tous ces morts sans sépulture, sans croix pour marquer la place où ils sont, sans parents et sans amis qui vinssent pleurer et prier sur eux.

— O mon Dieu! continua-t-il, ayez pitié d'eux! Dans cette mort violente que vous leur avez infligée, ils n'ont eu auprès d'eux ni amis pour les consoler, ni prêtres pour les réconcilier avec vous. Dans ces immenses solitudes de l'océan, ils ont poussé des cris de douleur et de désespoir que le fracas des vents et de la tempête n'a pas empêchés d'arriver jusqu'à vous, ô mon Dieu!